

MICHEL DÉON
de l'Académie française

ALICE DÉON

PARLONS-EN...

conversation

nrf

GALLIMARD

Si — les premiers doutes et ma timidité surmontés — l'idée, proposée par Marie-Claude Char, d'un entretien avec vous m'a séduite, c'est, d'une part, qu'elle me donnait un excellent alibi pour approfondir un lien et une relation qui existent depuis bientôt trente ans. D'autre part, ayant passé les vingt premières années de ma vie loin du milieu littéraire parisien, j'ai toujours eu du mal à reconnaître mon père à travers l'image forcément partielle que les différents interviews ou reportages parviennent à donner de vous. Il se peut que cette image soit celle que vous avez voulu donner, mais j'ai eu l'envie d'aller un peu plus loin.

Ainsi, ma première curiosité est-elle de savoir pourquoi, alors que vous avez une réputation de pudique et pas de véritable passion pour les interviews, pourquoi vous avez, vous, accepté de vous livrer au jeu de l'entretien avec votre fille, et ce que vous en attendez ?

Je réponds d'abord sur un premier point : l'image que la critique ou les interviews donnent de moi est évidemment fragmentaire ou simpliste. Dans le temps qui presse et la hâte générale, deux ou trois étiquettes reviennent sans cesse, inchangées : romancier du bonheur, Hussard, école de la désinvolture, maurassien, et j'en passe. Au début, on s'irrite. À la longue, on y devient indifférent. Ce n'est pas cela qui compte, mais seulement la trajectoire des livres que l'âge

infléchit. Déon le Grec, Déon l'Irlandais, d'accord mais pourquoi pas le Portugais, l'Italien, l'anglophile, etc.? Soyons sérieux, ce n'est qu'un aspect fortuit de mon travail et de ce que je me soupçonne d'être. Aussi était-il tentant d'envisager que tu me bousculerais un peu pour que je me donne plus que dans les livres qui racontent des voyages, des souvenirs, des amitiés, des rencontres. La vie publique est une surface. La vie privée, les réflexions sur l'artisanat de l'écriture, l'ambition cachée dans certains de mes romans, l'amour porté aux miens font partie de mon domaine secret. Vais-je raconter les quelques crises sentimentales, heureuses ou malheureuses, qui ont troublé le cours d'une existence assez riche en événements de ce genre? Non, ces crises ont été partagées et ne m'appartiennent qu'à moitié. J'ai jeté dessus le masque de la fiction. Cela suffit.

Oui, c'est vrai que je suis pudique ou réservé dans la vie. On me le dit parfois et encore me semble-t-il que je ne l'ai pas toujours été assez. En revanche, dans mes livres, j'ai l'illusion de ne pas l'avoir été du tout, assuré qu'on ne lirait pas trop entre les lignes. J'ai pris grand soin de coder mes romans. Ce code je l'emporterai avec moi. Ce n'est donc pas de cela que nous parlerons, que j'estime de peu d'intérêt et même nuisible aux histoires que j'ai bâties avec le grand souci de leur insuffler un ton de vérité. J'ai appris, dans l'enfance — pour éviter les coups de boutoir — à dissimuler. Cette dissimulation je l'ai, plus tard, à peu près écartée de mon comportement, et glissée dans les romans.

Il faut bien avouer que cette part d'ombre jetée sur soi est souvent lourde à porter. Heureusement, il y a des êtres auxquels on éprouve l'irrésistible envie de se confier, ne serait-ce que pour se dire que l'on existera encore en eux quand tout sera fini. Ces êtres sont nos complices. Voilà une des raisons qui m'ont incité à tantôt parler tantôt écrire

mes réponses à des questions qui m'éclaireront peut-être plus sur moi que je ne l'ai souhaité jusqu'ici.

Lorsque vous dites « tantôt parler tantôt écrire », ce n'est pas complètement innocent, comme si vous vous gardiez une porte de sortie. En effet, vous n'êtes pas ce qu'on peut appeler un bavard et Patrick Besson a justement remarqué un jour qu'on a souvent l'impression que vous vous promenez avec « un walkman intérieur » ! Je pense aussi à l'anxiété qu'avait suscitée votre premier grand discours en public, votre discours de réception à l'Académie — et encore, était-il préparé ! Vous avez, depuis, eu souvent l'occasion de vous y habituer mais je ne pense pas me tromper en disant que ce n'est pas votre exercice préféré, et que vous restez admiratif lorsque vous rencontrez des conteurs-nés — Katsimbalis, le « Colosse de Maroussi », ou Taubelman qui s'est glissé dans Un taxi mauve. Êtes-vous devenu écrivain parce que les mots écrits sont plus réfléchis que la parole ?

Longtemps, très longtemps, je me suis méfié de ma parole, et même de ma voix. Faut-il en chercher les origines dans : « Les enfants ne parlent pas à table », « Tais-toi, ton père parle... » ? Peut-être, dans certains cas, mais je crois plutôt à une prédisposition naturelle. Si j'avais eu des frères et des sœurs, j'aurais eu plus d'interlocuteurs, plus d'échanges que je n'en ai eu, et je me serais exercé à la parole ne serait-ce que pour me quereller avec eux. En y réfléchissant, je m'aperçois aussi que j'ai presque uniquement pratiqué des sports individuels : la nage, le vélo, la marche solitaire, la boxe où il y a grand intérêt à serrer les dents.

Mes premières interviews à la radio me paniquaient. Je suppliais qu'on me passât les questions avant de commencer et préparais mes réponses, jusqu'au moment où je me suis aperçu que ces réponses ne me servaient à rien, que ce qui me venait spontanément était beaucoup plus juste. Il fallait oublier le micro et, plus tard, les caméras de *Lectures pour tous*

(ce fut facile grâce à Pierre Dumayet), puis d'*Apostrophes* où Bernard Pivot mettait en confiance ses interlocuteurs. J'ai même fini par considérer que c'était un assez amusant exercice. Des écrivains ont ruiné leur propre cause devant les caméras de télévision, sans doute parce qu'ils y arrivaient sur la défensive ou, au contraire, brûlant d'agressivité.

J'ai connu des écrivains qui parlaient avec une aisance remarquable : Henri Béraud, Blaise Cendrars. C'étaient des conteurs et tu as raison de remarquer que j'aime beaucoup les conteurs, au point d'en avoir glissé dans mes récits. Ils ont d'autant plus de talent que leur auditoire les inspire. D'autres sont plus âvares et réservent les fruits de leur imagination à leurs livres.

À l'Académie, les discours doivent être écrits avant d'être prononcés. Pour les discours de réception, ils sont même soumis à une commission d'une dizaine de membres qui ne se privent pas de faire des remarques. Je me souviens de Fernand Braudel, octogénaire, historien à la renommée mondiale, qui sourit de nos observations à la sortie de cette espèce de communion privée et nous avoua qu'il avait eu l'impression de repasser son baccalauréat. Fort de cette approbation mitigée de quelques observations généralement pertinentes, on arrive à la réception solennelle assez rassuré devant les confrères en habit chamarré et un public averti. Reste à maîtriser son émotion et à rentrer en soi pour oublier la majesté du lieu. J'y suis arrivé parce que je sais que c'est une bataille à gagner à la fois sur soi-même et sur le public. Mais ce qu'on lit est écrit, mûri, dosé, voulu.

Un écrivain est un homme de cabinet. Sorti de sa cellule, où il bataille avec des pattes de mouche, il se sent très seul dans la foule. S'il se laisse aller à la griserie du discours improvisé en public, il risque de trouver ardu, et même torturant, l'acte d'écrire. Il y a dans le discours spontané

une grande irresponsabilité dont je mesure encore maintenant le danger.

Mais ce danger ne vous a jamais menacé. Je cherchais en fait à savoir si vous vous étiez mis à écrire parce que vous aviez besoin qu'on vous écoute, besoin de capter l'attention, et que vous n'étiez pas naturellement doué pour le faire oralement même si vous avez, entre-temps, maîtrisé vos anxiétés ?

Comment le savoir ? Beau parleur, j'aurais peut-être moins écrit. Ou au contraire, j'aurais préparé mes pages d'écriture en les parlant d'abord. Raymond Devos, qui jongle si admirablement avec les mots, invente ses sketches à table, avec des amis. Une petite lumière s'allume dans sa tête et le prévient que, dans la conversation débridée dont il a le génie, une scène se dessine. Il se lève, marche de long en large de son pas étonnamment léger pour un si lourd fil-de-fériste, et ses amis entendent les mots s'emboîter comme des tables gigognes.

J'ai rencontré de beaux parleurs dont nous attendions en vain un livre. Katsimbalis en est le meilleur exemple. Cet homme qui a enchanté par sa verve, son intelligence et sa folle imagination des générations d'étrangers venus à lui comme à un demi-dieu de la Grèce, Katsimbalis a laissé, pour toute œuvre, une bibliographie de Palamas. Fraigneau s'est arrêté d'écrire quand, après avoir beaucoup écouté, il a découvert que sa parole enchantait ses jeunes amis. Vais-je encore citer un vieil ami d'avant-guerre, peu enclin à se mettre en avant, mais parlant par aphorismes d'une remarquable justesse ? Nous en attendions des merveilles. Parurent quelques articles de lui quasi illisibles.

En vérité, il n'y a pas de règle. Je me suis lentement ouvert, après de longs silences, suite aux lourdes réprimandes qui remettaient les enfants à leur place quand ils se

mêlaient à la conversation des grandes personnes. Je ne crois cependant pas que ce soit la source de mon envie — j'allais dire de mon besoin et ce serait plus exact — donc de mon besoin d'écrire.

J'avais onze jours et demi lorsque m'imaginant « déjà plus vieille et en âge de vous répondre » vous m'écriviez pour la première fois. Depuis, nous nous sommes beaucoup parlé même si les lettres ont souvent servi à nous réconcilier quand des maladroites de part et d'autre nous éloignaient. Il y a un chapitre, cependant, sur lequel vous êtes resté particulièrement discret — celui de votre enfance, de vos parents. Mon frère et moi, nous savions beaucoup de choses sur la famille de notre mère, mais on n'évoquait jamais la vôtre, ni les premières années qui vous avaient formé. Je n'en avais jamais autant appris qu'en lisant Mes arches de Noé. « Pour le reste, silence », comme dit le biographe fictif de Stanislas Beren. En relisant vos livres pour préparer ces entretiens, j'avoue donc avoir cherché, entre les lignes, d'autres indices... Or, si l'on arrive à déceler, dans les sentiments et les expériences que vous prêtez à vos héros, des éléments personnels, vos personnages vous intéressent surtout à partir du moment où ils atteignent leur majorité. L'enfance est un domaine que vous abordez rarement. Estimez-vous la vôtre sans intérêt pour les autres ou est-ce plutôt que son souvenir est longtemps resté trop douloureux ?

Le mot « douloureux » me paraît trop fort pour qualifier le souvenir gardé de mon enfance. Il est cependant exact qu'il s'applique à un événement précis dans le sens qu'utilisent les faire-part de deuil : « M. et Mme X ont la douleur de vous faire part du décès de... » À l'âge de treize ans, j'ai perdu mon père foudroyé par une tumeur cérébrale. Ce jour-là, ma vie a brutalement basculé. Il y a un « avant » et un « après » cette première déchirure, comme si, en l'espace d'une nuit, j'étais entré sans préparation dans le dangereux

monde des adultes. Tout d'un coup, ce qui s'était passé auparavant devenait insignifiant et d'une puérule naïveté.

Je n'ai jamais vraiment pu me débarrasser de cette réticence, jusque dans le choix de mes lectures : les livres dans lesquels un écrivain se penche avec complaisance sur son enfance me tombent des mains. Encore récemment, je n'ai pas dépassé la page 60 des Mémoires de John Updike, *Être soi à jamais*. Ce romancier, par ailleurs fort original, déploie dans ce livre toute une batterie de souvenirs si banals, si usés, si dépourvus d'intérêt qu'on le voit très bien hausser les épaules et rejeter ces pages si elles étaient écrites par un autre que lui-même. On sait trop combien l'imagination et le travail polisseur de la mémoire altèrent, en bien ou en mal, les reviviscences enfantines. Quand, par hasard, mes yeux tombent sur les souvenirs d'enfance d'un romancier, une voix intérieure me crie : « Il triche ! » Et on ne voit pas comment il en serait autrement puisqu'il ne peut s'agir que d'un choix.

Ce qu'il faut bien appeler ma méfiance à l'égard de l'enfance telle que la ressuscite un écrivain ne m'a pas empêché de parler d'enfants dans un roman ou des nouvelles. Mon intention n'était pas de glisser subrepticement dans un récit des souvenirs personnels, mais, au contraire, de créer, à cent lieues de ma propre expérience, un être différent de celui que je fus. Jean Arnaud dans *Le jeune homme vert* est un bébé trouvé dans un panier, élevé par des parents adoptifs d'un modeste milieu, vivant ses premières années à l'intersection de deux mondes : la loge du gardien et le château.

Vous aviez en commun une année de naissance...

Mais c'est tout. L'histoire se déroule dans la région de Dieppe où je n'étais guère allé avant la quarantaine. Si des lecteurs m'ont identifié à Jean Arnaud, la confusion, loin de

m'irriter, me rassure. Cet enfant, puis ce jeune homme purement imaginaires ont été assez bien dessinés pour qu'on les croie inspirés de la réalité. En somme, le lecteur décerne un brevet de bonne création au romancier.

Brevet qui atteint son comble lorsque des libraires vous écrivent pour savoir comment se procurer les livres des Éditions Saeta, inventées pour les besoins d'Un déjeuner de soleil !

C'est un cas typique. Un autre enfant que j'ai évoqué dans une histoire — ou plutôt un conte — est le petit malade de *Thomas et l'Infini*. Il me ressemble un peu, par sa fascination pour un monde de rêve cueilli dans les livres d'aventures exotiques que je consommait d'une façon sans doute excessive puisqu'ils l'emportaient sur les manuels scolaires. Cloué au lit, Thomas attend impatiemment la nuit où son délire le transportera dans sa chère île du Pacifique. La question qu'il se pose : « Qu'est-ce que l'Infini ? », je ne me la posais pas à son âge. C'est ton frère qui, à six ans, me l'a posée. Ne sachant pas y répondre, j'ai commencé d'écrire ce conte pour enfants où les dernières lignes tentent d'apporter une solution à cette gravissime question... qui eût embarrassé Einstein lui-même.

Il y a aussi Daniel, le fils de George et de Sarah dans Les poneys sauvages, qui souffre de ne pas mieux connaître ses parents...

Il est élevé au lycée de Nice. C'est bien le seul point que nous ayons en commun avec mon goût pour la pissaladière, les rues du vieux Nice aimé de Louis Nucera, la baie de Villefranche. Sans emprunter à mon enfance, j'ai tourné autour d'elle pour lui dérober, ici ou là, un détail, un fait vrai.

Vous dites, après coup, que ce qui s'était passé avant la mort de votre père devint soudain insignifiant : et pourtant j'ai du mal à croire que vous ayez su — ou voulu — effacer tous vos états d'âme de petit garçon.

S'il faut vraiment me mettre à table, il y a un souvenir que je n'ai jamais évoqué, dont je n'ai demandé l'explication à personne quand il en était encore temps. Je devais avoir quatre ou cinq ans. Mes parents m'avaient confié à des amis, un couple de musiciens qui passaient leur été dans le Cotentin, à Réville, où ils louaient une maison modeste, mais sans doute assez vaste pour que j'y eusse ma propre chambre et leur fille, de mon âge, la sienne. Nous baignions dans la musique matin et après-midi, Chopin et Mozart surtout, si bien que, tant d'années après, je ne puis entendre telle sonate de Chopin, tel morceau pour violon de Mozart sans penser à Réville. Bien que l'on fût d'une grande gentillesse pour moi, le temps me paraissait long, loin des miens, quand soudain, une fin d'après-midi, au retour de la plage, j'aperçus mon père sur le seuil de la maison, parlant avec nos amis. Si éloignée dans le passé que soit cette image, il me semble que je le revois dans un costume de ville qui détonnait en cet endroit, coiffé d'un béret basque encore plus anachronique. Un instant, l'espoir fou qu'il venait mettre fin à mon exil et me ramener à Paris me noua la gorge au point que je ne pus lui parler qu'après l'avoir longuement étreint.

À dîner, les enfants se taisaient et, après le dessert, on les envoyait aussitôt se coucher. J'ai dit au revoir à mon père qui repartait à l'aube et devait partager ma chambre, couchant sur un divan. À peine au lit, dans l'obscurité, le chagrin m'a étouffé et j'ai pleuré en silence pendant un temps indéfini jusqu'à ce que la porte s'ouvrît sur une silhouette précédée d'une lampe Pigeon. La lumière s'est approchée de mon visage ruisselant de larmes, une main l'a caressé. Sans

prononcer un mot, il a rapproché un fauteuil, soufflé la flamme jaune dans sa boule de verre étranglé, couvert ma main de la sienne. Je me suis endormi.

Le jour se levait quand il a doucement quitté ma main. Nos regards se sont rencontrés. Un doigt sur les lèvres, il a souri puis s'est dirigé sur la pointe des pieds vers la porte, son costume froissé par la nuit blanche dans le fauteuil. Quelques minutes après, la carriole qui devait le conduire à la gare s'arrêtait sous la fenêtre.

Ce souvenir, je n'en ai jamais parlé, mais je l'ai souvent revécu intérieurement, cherchant à en percer l'énigme. Pourquoi mon père venait-il seul? Pourquoi si peu de temps? Quel chagrin avait-il consommé avec le mien? Quelle décision avait-il prise dont j'étais peut-être l'enjeu? Oui, vraiment, où était ma mère? J'imagine qu'il pardonna une fois pour toutes.

Derrière cette visite éclair, ce tacite échange d'une nuit au cours de laquelle un enfant rendit la paix à un homme sans doute blessé, se cache un secret qu'heureusement je n'ai jamais su. Des milliers d'années après, je sens encore la main qui enveloppait la mienne, et le flux passant entre nous.

Dans Un taxi mauve, vous faites dire à votre narrateur : « Ce que j'avais décrit et raconté dans ma vie m'était sorti de la tête, comme on se débarrasse de l'inutile, de ce qui encombre et alourdit. En revanche, ce que j'avais tu et gardé secret — mes relations avec ma mère, mon père — ou même renoncé à écrire par pure paresse, était là, présent, indélébile dans ma mémoire. » Cette muette complicité avec votre père ressemble étonnamment aux « secrets » dont vous revendiquez les droits pour vos personnages et que vous reprochez à la psychanalyse de vouloir nous arracher. En racontant ce souvenir, n'avez-vous pas peur de vous déposséder d'une de ces clés dont raffolent les biographes et les universitaires, et qui pourrait expliquer

pourquoi vos héros aiment tant le silence et le non-dit — ou était-il au contraire devenu encombrant ?

Oui, c'est une confiance un peu inconsidérée, mais puisqu'elle a passé ma gorge, c'est sans doute que le temps était venu de m'en délivrer et de la laisser s'effriter si la mise au grand air de ce genre de souvenir signifie une fin. Une confiance ainsi lâchée laisse, comme après l'amour, une indéfinissable tristesse, l'impression de s'être dépouillé d'un objet sans valeur pour autrui et terriblement précieux pour soi. Il a fallu beaucoup d'années et quelques indices réunis ici et là pour que cette scène s'éclairât et prît un sens que je suis, maintenant, en mesure de comprendre. Nu et détaché de son contexte, ce souvenir serait sans réel intérêt : un enfant a du chagrin, son père le console. Quoi de plus normal ? Quoi de plus moral ? Mais les témoins s'étant effacés, le temps ayant cautérisé les plaies, je ne vois plus, en effet, qu'une réserve légèrement masochiste qui m'empêcherait d'évoquer cette scène dont je comprends la part d'inconscient dans la formation de l'homme que je suis devenu.

Les adultes ignorent l'impact sur leurs enfants d'un instant d'abandon, d'un aveu, d'une trahison, d'un moment d'humeur. La marque est imprimée au fer rouge sur une chair fraîche et peut conditionner toute une vie. Paul Morand a écrit en 1965 un court roman qui n'est pas son meilleur, mais qui éclaire assez bien sa propre attitude, ses airs de bouddha énigmatique, sa fuite devant les questions indiscretes : *Tais-toi* est l'histoire d'un financier auquel, lorsqu'il était enfant, son père a enjoint un jour de se taire devant les adultes, et qui toute sa vie, pour le plus grand succès de ses entreprises, reste sinon muet du moins d'un laconisme tel qu'on le prend pour un monstre d'insensibilité alors qu'il est, au contraire, un écorché vif.

À vous entendre, on pourrait croire que, derrière chaque écrivain, se cache un enfant traumatisé...

Bien entendu, ces chocs affectifs peuvent avoir des développements très différents quand ils mûrissent dans l'ego d'un individu : la révolte, la soumission, le secret. La révolte, disons-le après l'abondance des contestations dans ce xx^e siècle, la révolte fait un peu commun. La soumission stérilise. Reste le secret : il fera toujours dire de celui qui se place sous son signe qu'on le trouve « renfermé » alors qu'il se protège souvent plus par instinct qu'à la suite d'une décision délibérée. Le secret met à l'abri des curieux les données d'une conscience ou la clé d'une interprétation de la vie et les sources d'un imaginaire. J'ai toujours eu du goût pour les écrivains qui caressent des secrets dont l'ombre passe entre les lignes de leurs livres : Larbaud, Montherlant, Morand, Drieu la Rochelle, Aragon, entre autres.

Dans « secret », il y a « mystère ». Il est évident qu'un être sur lequel plane un mystère est plus attirant, plus intrigant qu'un être transparent, du moins pour cette sorte de dévoyé intellectuel qu'est le romancier. L'éventuel biographe que tu suggères — mais j'entends le décourager en ne livrant que ce qui a un intérêt direct avec mon travail —, l'éventuel biographe trouvera dans *Mes arches de Noé* comme dans *Bagages pour Vancouver* les seuls éléments que je crois susceptibles de l'éclairer, c'est-à-dire mes rapports avec les autres, les autres étant presque tous des écrivains. Ajoutons-y — encore avec prudence — quelques souvenirs que tu m'arracheras peut-être, si prudent que je sois sur ce chapitre, et tenant égoïstement, et un rien naïvement, à ce que l'on ne casse pas mes livres en y démêlant le vrai du faux.

Rassurez-vous, ce n'est pas mon intention, mais avouez tout de même que vous donnez envie de fouiller davantage lorsque dans la présentation d'Un parfum de jasmin vous écrivez : « Pour des êtres murés dans leur pudeur, paralysés par un étouffant secret ou vivant dans un rêve impossible à partager, ce qui ne se dit pas est plus important encore que ce qui se dit. »

Reste, comme vous l'avez souligné, que le choix vous appartient, et je pense que si vous accusez d'autres romanciers de tricher en évoquant une enfance transparente, c'est que vous avez vous-même retenu, épuré ou maquillé certains souvenirs avant de les livrer. Cette nécessité de « corriger ce que la vie a de tiède », de « recréer un monde mille fois plus passionnant que la vérité », puis de brouiller les pistes en tissant inextricablement le vrai et le faux, ne peut-elle venir que si l'on n'a pas connu une ambiance familiale chaleureuse, des confitures dans les placards de sa grand-mère... ?

Je ne voudrais pas passer pour plus secret que je ne le suis. Tout écrivain est, par essence, qu'il en convienne ou non, un exhibitionniste. La vérité de son exhibition dépend du contrôle qu'il exerce — ou n'exerce pas — d'une part sur son imagination ou son intelligence spéculative, et d'autre part sur sa mémoire affective. Ce contrôle catalyse une réalité fondamentale et la métamorphose en un écrit qui peut être philosophique, poétique, critique ou simplement romanesque. À quel moment, en appuyant sur quel bouton, le Créateur diversifie-t-il en chacun de nous le besoin de s'exprimer ?

Jean Rostand prétendait qu'à sept ans, l'homme à venir était déjà joué dans le caractère de l'enfant, vérité générale qui mérite bien quelques exceptions mais n'est pas sans expliquer un comportement futur chez beaucoup, en particulier chez les artistes et les écrivains, hommes ou femmes, dont la sensibilité est plus épidermique que chez les autres. Si la famille Destouches avait élevé le petit Marcel, si les Proust avaient élevé le jeune Louis-Ferdinand, ils auraient peut-être

été l'un et l'autre écrivains, mais rien ne permet de supposer que Louis-Ferdinand aurait écrit *À la recherche du temps perdu* et Marcel le *Voyage au bout de la nuit*. Que l'on applique aux hasards de la génétique la théorie mathématique des ensembles, et les combinaisons d'éléments se montreront variables sinon à l'infini, du moins en grande quantité.

Autant dire que nous avons parfaitement le droit de rêver à d'autres combinaisons, à d'autres hasards que ceux qui nous ont aiguillés au départ de la vie, et de les corriger à légers coups de pouce. Dans un récent congrès, en l'honneur de Lawrence Durrell, au palais des Papes en Avignon, un universitaire américain a pris vingt minutes de notre attention pour prouver que Durrell n'était pas un demi-sang irlandais comme il le prétendait mais seulement un quart, ce qui est déjà fort honorable. Admettons que, sur ce point, Durrell avait légèrement exagéré une filiation fort recherchée par les écrivains anglo-saxons qui fantasment autour de cette goutte de sang comme des bourgeois autour d'un titre nobiliaire. Il n'était, en cela, pas plus puéril qu'une jolie femme se rajeunissant de dix ans. La rectification n'offrait pas le moindre intérêt sinon de justifier des semaines de patientes recherches dans les bureaux de l'état civil. Elle passait à côté de l'essentiel : en revendiquant ce demi-sang celte, Durrell refusait l'idée d'une génération spontanée de son impertinent génie lyrique et l'attribuait à une parenté plutôt floue. Il fallait choisir entre mystification et « mythification » si j'ose me permettre ce néologisme, mais n'allons pas demander cela à un universitaire.

La chose la plus certaine de mon enfance, c'est que j'étais enfant unique et n'ai pas connu mes quatre grands-parents. Impossible d'aligner, comme tant d'autres, des souvenirs de vacances à la campagne, de confitures familiales comme tu dis, de réunions autour de l'arbre de Noël ou de chasse aux œufs de Pâques dans les plates-bandes du jardin potager.

Pendant les vacances, je garde le souvenir d'avoir été plutôt un boulet pour mes parents qui étaient jeunes et avaient le goût de s'amuser le soir et souvent toute la nuit. Il faut dire que j'accumulais les contretemps : rougeole pendant que nous visitions les châteaux de la Loire, varicelle à Nice, angine couenneuse à Menthon-Saint-Bernard, jaunisse le soir de clôture à l'Exposition coloniale et, comble des combles, le premier été de notre installation à Monaco, une mystérieuse paralysie de la jambe gauche qui me coucha sur une planche pendant trois mois sans que l'on sût de quoi il retournait. Je ne prétends pas qu'ils manifestèrent leur accablement devant tant de contrariétés, mais il est bien possible que l'un d'eux ait un jour dit : « On croirait qu'il le fait exprès. » D'où, peut-être, cette sensation d'être une gêne dans la vie de ces deux êtres qui certainement m'aimaient de tout leur cœur, mais dont je gâchais le moment où, loin des périls qui les menaçaient l'un et l'autre, ils croyaient reprendre le départ à zéro.

Cette mauvaise santé fut surmontée, mais très souvent elle m'a isolé précisément à l'âge où l'on s'ouvre au monde extérieur. Dans *La mère et l'enfant*, Charles-Louis Philippe dit à un moment : « Bienheureux les enfants malades car ils auront de la finesse et de la bonté. » Si c'est vrai, il n'y a pas à regretter les mauvais jours, auxquels je vois aujourd'hui, avec le recul du temps, de grands avantages. D'abord, j'appris à être seul, ce qui est une force dans l'existence. Ensuite, ni la fièvre ni la fatigue ne diminuèrent mon appétit de lecture. Disons qu'à partir de sept ou huit ans, je devorais près d'un livre par jour et que l'on satisfaisait difficilement ma boulimie. Il y avait donc des moments vides, des sortes d'entractes pendant lesquels, comme le petit garçon de *Thomas et l'Infini*, je me racontais des histoires et poursuivais au-delà du mot « Fin » les aventures des héros de mes livres, m'identifiant à eux. Plus tard, bien plus tard, si j'ai écrit des

livres, principalement des romans, c'est peut-être pour répondre au besoin irrésistible de vivre les histoires que d'autres n'ont pas toujours su me raconter. Ou peut-être encore la lecture déclenche-t-elle l'émulation, un désir impérieux d'égaliser ce que l'on a aimé. Au choix.

La condition d'enfant unique, et donc souvent seul, prédisposerait-elle alors à une carrière de romancier ?

N'ayant ni frère ni sœur, les dimanches et les jeudis étaient en général solitaires, et j'appris à m'ennuyer, ce dont je n'aurais pas compris la nécessité si je n'avais lu dans Mac Orlan que l'ennui devenait souvent, pour lui, une apparence féconde de l'activité. Une source inouïe de richesses se cache derrière l'ennui. Longtemps après, lisant à la suite des *Lettres à un jeune poète* de Rilke d'autres conseils plus légers de Max Jacob, je trouvai aussi ces mots qui peuvent venir en exergue de mon adolescence : « Ennuyez-vous, car, ce jour-là, vous prendrez un porte-plume et un papier, et vous ferez peut-être un chef-d'œuvre. » Ce que j'ai fait, mis à part le chef-d'œuvre.

Voilà tout ce que je peux dire sur l'enfance. Le reste est anecdotique et ressemble à toutes les enfances.

Message reçu ! Je cesserai de vous torturer après avoir remarqué que certaines de vos nouvelles et de vos premiers romans, aujourd'hui disparus de votre bibliographie, laissent entendre que vous avez peuplé votre solitude de frères et sœurs imaginaires, et surtout envié la complicité qui peut lier deux enfants.

Que faisons-nous sinon mettre nos vies — ou leur contraire — dans nos livres ? L'écriture nous délivre de nos démons ou de nos bons génies. Son examen, beaucoup mieux que la psychanalyse, permet de déceler les traces plus ou

MICHEL DÉON
ALICE DÉON

Parlons-en...

Nous nous entretenons depuis sa naissance. Ce fut d'abord un monologue, puis, quand la parole vint, des réponses à un questionnaire. Elle découvrait le monde, je le redécouvrais avec elle. Puis vient le moment où, sans se séparer vraiment, les vies diffèrent. Chacun est anxieux de poursuivre une quête. Les rênes sont lâchées jusqu'au moment où on se retrouve à un carrefour. L'entretien reprend. Le questionnaire est renouvelé et porte, cette fois, sur l'occupation absorbante qui me tient depuis tant d'années à ma table de travail, tantôt anxieux, bourrelé de doutes, tantôt heureux, soulagé d'être parvenu au but que je m'étais fixé. J'ai répondu à ces interrogations parce que, en vérité, je les attendais depuis longtemps et qu'elles m'étaient enfin posées sans que j'eusse à me défendre et à masquer mon visage. Les dernières réticences tombent. J'ai ouvert la fenêtre. Dehors, il ne fait pas si froid.

M. D.

nrf



93-V A 73027 ISBN 2-07-073027-1

80 FF tc

Extrait de la publication